

UN MATCH DE RÊVE

L'hiver dernier , mon père avait décidé de me faire une extraordinaire surprise pour mon anniversaire : m'emmener au stade Matmut Atlantique à Bordeaux pour assister au match des Girondins de Bordeaux, mon équipe préférée ! Quel cadeau magnifique pour mes quatorze ans ! Je ne pouvais pas rêver mieux ! J'étais euphorique à l'idée de voir à l'œuvre et en direct, pour la première fois, ces joueurs exceptionnels que j'admirais tant et dont je n'avais suivi les exploits qu'à la télévision. De plus, c'était aussi l'occasion de passer un moment privilégié avec mon père car il était très souvent absent à cause de son travail qui l'obligeait à partir en déplacement et ne le rendait pas toujours disponible pour partager des activités avec moi. C'est pourquoi j'étais particulièrement impatient et je comptais les jours qui me séparaient de cet événement.

Les billets avaient été achetés plusieurs mois à l'avance et il n'était pas question d'annuler malgré ma récente chute au ski : une entorse à la cheville droite me faisait encore atrocement souffrir.

Le jour « J », je me réveillai plus tôt que de coutume, je fus prêt bien avant l'heure fixée et j'attendis mon père avec une certaine excitation. Dès que je le vis se garer devant la maison, je me dépêchai de mettre mon manteau et de sortir le rejoindre pour m'installer dans la voiture à ses côtés. Il n'était pas question de perdre une seule minute ! Nous prîmes donc la route, recouverte d'une légère couche de verglas, ce qui n'était pas un phénomène inhabituel puisque nous étions en plein mois de janvier. Mais cela obligea mon père à conduire plus lentement sur les routes sinueuses de campagne. Une cinquantaine de kilomètres nous séparait de notre destination et la neige, annoncée plus tôt le matin par la météo, commençait de

tomber et risquait de nous retarder.

Mais mon père, conscient de mes inquiétudes, se faisait rassurant : il avait prévu une large avance et, d'après lui, il n'y avait aucun risque que nous soyons en retard au match.

Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes à Bordeaux et nous empruntâmes la Rocade sur laquelle la circulation était assez fluide, ce qui me tranquillisa un peu. A l'approche du stade, que j'aperçus de loin, magnifiquement éclairé, mon cœur se mit à battre encore un peu plus vite. C'était la première fois que je le voyais en vrai et cela m'impressionna fortement. Mon père suivit les indications des panneaux signalétiques pour trouver l'entrée du parking qui bordait le stade et nous eûmes d'abord quelques difficultés à trouver une place libre, tellement il y avait de véhicules stationnés dans les allées. Mon père souriait de mon agitation et essayait, par des petites plaisanteries, de détendre l'atmosphère et de me calmer un peu. Je piaffais, en effet, d'impatience et j'avais peur à l'idée de rater ne serait-ce qu'une minute du début du match.

Après avoir garé, enfin, notre voiture et l'avoir verrouillée, nous nous dirigeâmes vers l'une des nombreuses entrées, celle qui correspondait à la lettre majuscule inscrite sur nos billets. Je pressais le pas, même si ma blessure à la jambe me faisait un peu souffrir, en me disant que la récompense était au bout du chemin et que je pourrais me reposer ensuite, une fois installé dans les gradins.

Le stade Matmut Atlantique se dressait, énorme, devant nous et je fus d'abord impressionné par sa forme ovale et singulière ainsi que par ses immenses colonnes blanches tout autour, qui lui donnaient un aspect moderne et plutôt insolite.

Nous nous mêlâmes donc à la foule de gens déjà amassée dans l'une des nombreuses files d'attente. Chacun avançait sans précipitation pour gagner sa place sur les gradins, dans un immense brouhaha. Moi, je restais bien à côté de mon père et ne le quittais pas du regard, car

c'était la première fois que je me trouvais au milieu de tant de monde et cela me faisait un peu peur.

Mon père souriait toujours et cherchait à me rassurer par des clins d'œil et des coups de coude amicaux, tandis que nous gravissions lentement les marches menant à nos places.

Au bout d'un moment, qui me parut interminable - car le fait de piétiner accentuait ma douleur lancinante à la cheville - nous nous installâmes enfin, presque confortablement, et mon père, qui avait regardé sa montre, me cria que le match allait bientôt commencer. Enfin soulagé, je pus me laisser aller à contempler avec émerveillement l'intérieur du magnifique bâtiment. De notre place nous avions une vue plongeante qui englobait bien l'ensemble du terrain et j'étais heureux car nous n'allions rater aucun détail du spectacle. L'excitation du public était à son comble et le bruit des voix et des rires, mélangé à celui des coups de sifflets, mais aussi aux bruits des trompettes et des applaudissements, résonnait formidablement tout autour de nous.

C'est alors que les joueurs des deux équipes apparurent sur l'immense pelouse verte et leur entrée provoqua chez les supporters un redoublement de hurlements assourdissants. L'atmosphère était survoltée alors que le match n'avait pas encore commencé et le vacarme de la foule en liesse fit naître en moi, je ne savais pas bien pourquoi, une sorte de malaise.

Mon père essaya de me glisser quelques mots à l'oreille mais je ne parvins pas à comprendre distinctement ce qu'il cherchait à me dire, ce qui fit grandir encore un peu plus mon angoisse...

Sans doute était-ce ma douleur et la fatigue occasionnée par le long trajet en voiture qui provoquaient chez moi cet étrange sentiment. J'essayai alors de fixer mon attention sur les actions des joueurs qui parcouraient le terrain mais la lumière crue et puissante des

multiples projecteurs qui éclairaient le centre du stade devenait de plus en plus aveuglante. Il me sembla même qu'elle formait une sorte de halo blanchâtre tout autour des joueurs que je n'arrivais même plus à distinguer nettement, tellement j'étais ébloui !

Je me tournai vers mon père, qui pourtant n'avait pas l'air d'être gêné par cette étrange luminosité car il se mit à applaudir frénétiquement au même rythme que les autres spectateurs. Un but venait sûrement d'être marqué, mais je n'avais pas réussi à le voir. J'eus l'impression singulière que les battements de mon cœur s'accéléraient dans ma poitrine et que ma gorge se nouait progressivement car j'avais du mal à déglutir. Je sentis un afflux inhabituel de sang faire battre plus violemment mes tempes et tout à coup ma vision se brouilla.

Je décidai donc de fermer les yeux pendant plusieurs secondes, cherchant à calmer ma respiration devenue haletante puis les rouvris très lentement.

Ce que je vis alors était tout simplement inconcevable : j'étais tout seul dans le stade ! Plus de joueurs sur le terrain, plus de spectateurs assis dans les gradins ! Et mon père ? Où était-il ? Pourquoi m'avait-il laissé seul ?

C'était impossible !

Ce qui était le plus étrange c'était que j'entendais encore les clameurs assourdissantes des supporters qui me faisaient atrocement mal à la tête. Mais d'où ces cris pouvaient-ils donc provenir ? J'avais beau écarquiller les yeux et tourner la tête de tous les côtés, je n'arrivais pas à distinguer âme qui vive !

Très vite mon angoisse se transforma donc en une terreur insurmontable. Je souffrais énormément de la cheville et je réalisai que je ne pouvais presque plus bouger, j'étais comme paralysé. Je me mis alors à trembler de tous mes membres et une sueur froide envahit tout mon corps.

Néanmoins, je tentai de réfléchir un instant à la gravité de ma situation et il fallut bien que je me rende à l'évidence : j'étais tout seul au milieu d'un stade sans personne pour m'aider alors que je ne pouvais même plus bouger ! Totalemment paniqué, je ne comprenais plus rien et les questions se bousculaient dans ma tête qui semblait vouloir exploser. Que se passait-il ? M'étais-je endormi et étais-je en train de faire un mauvais rêve ?

Tout d'un coup, à force de scruter les gradins près de moi, je crus apercevoir, au milieu de cette lumière blanche et opaque qui avait fini par envahir tout l'espace comme un épais brouillard, quelqu'un qui m'observait et semblait s'affoler. J'essayai alors de me lever et d'appeler à l'aide en agitant les bras mais, sans doute sous l'effet de la violente douleur ressentie jusque dans ma cuisse, je perdis connaissance et m'effondrai sur le sol.

Combien de temps restai-je inanimé, je l'ignore, toujours est-il que lorsque je rouvris les yeux, j'eus du mal à comprendre tout de suite que j'étais allongé dans un lit, un lit recouvert d'un drap blanc. Tout autour de moi, je distinguais des murs, eux aussi tout blancs, qui me firent penser que je devais me trouver dans une chambre d'hôpital !

Inquiet, je tournai la tête à la recherche d'un visage familier et j'aperçus enfin, sur ma droite, deux personnes qui n'étaient autre que mes parents. Ils me regardaient d'un air soulagé et me souriaient. Rassuré aussi de mon côté, je répondis d'abord timidement à leur sourire. Je ne me sentais pas en grande forme car j'avais mal à la tête et mes oreilles bourdonnaient.

De multiples interrogations se bousculaient dans ma tête, je me demandais ce qui avait bien pu se produire au stade et surtout, je ne comprenais toujours pas comment j'avais pu arriver dans ce lit d'hôpital. Je décidai donc de demander à mes parents de m'expliquer

ce qui s'était passé et ma mère, d'abord surprise par ma question, me raconta que je venais de faire une très mauvaise chute au ski et que mon état avait nécessité une évacuation de toute urgence. A ses mots, je me rendis soudain compte que ma cheville droite avait été immobilisée dans un plâtre qui recouvrait une bonne partie de ma jambe. Interloqué, j'allai prendre la parole pour raconter à mes parents les vagues souvenirs qui me revenaient, quand mon père s'exclama : « Ne t'inquiète pas, on t'enlèvera ton plâtre dans trois semaines, juste à temps pour aller voir le match des Girondins de Bordeaux, je viens d'acheter deux places pour ton anniversaire ! »